

DE LA NÉCESSITÉ DE SE PRÉSENTER

Je devais être âgée d'environ cinq ans. Mon père m'avait emmenée à la Cité de la santé de Laval où il pratiquait des accouchements. Déterminé à m'expliquer le pourquoi de ses départs nocturnes, mon père s'était rendu avec moi un après-midi à la pouponnière, où je m'étais assise au poste avec quelques crayons à colorier sous le regard bienveillant d'infirmières, qui, je m'en souviens, étaient vraiment chouettes. Puis, après sa ronde, mon père était revenu au poste. Il m'avait alors hissée dans ses bras afin que mon regard traverse la grande vitre et se pose sur une dizaine de bébés bien potelés. « Ils sont si beaux, les bébés », avais-je dit à mon père. « Regarde celui-là, me pointa-t-il du doigt. C'est Papa qui l'a mis au monde. » Le choc.

Ce fut mon premier contact conscient avec la médecine et, surtout, avec le miracle de la vie. Ce premier contact m'avait suffisamment troublée pour que je veuille à mon tour être médecin. Avoir tant de pouvoir sur une chose aussi importante que la vie, tous ces « oh, ton père est un si bon docteur! », la perspective de récolter tous ces regards admirateurs et de voir tous ces bons soins prodigués aux autres sur un ton paternel et bienveillant : tout cela concourrait à ce que je veuille devenir médecin. Et à chaque personne qui me demandait ce que je ferais quand je serais grande, je répondais, fièrement, comme si j'étais déjà médecin : « Je vais mettre des bébés au monde! » Ce petit jeu a duré au moins jusqu'à ce que je sache épeler correctement les mots gynécologie et obstétrique. Et même un peu plus tard, puisque ce que je m'amuse aujourd'hui à appeler affectueusement ma « névrose identitaire » m'a amenée à décrocher un baccalauréat en sciences infirmières, ainsi qu'un grade de maître en administration de la santé.

Ainsi, bien que diplômée de la faculté de médecine, je ne suis pas devenue médecin. Je ne me suis rendu compte qu'à posteriori

que la vie m'intéressait encore plus que la science médicale. De ce constat est né mon intérêt pour le journalisme, que je considère un peu comme la « médecine » de la vie citoyenne. Travailler pour les gens, les aider à s'informer honnêtement et les aider à prendre les meilleures décisions pour eux-mêmes et leurs proches, c'est surtout ça, le véritable rôle du journaliste.

Toutefois, au fil des ans, je dois bien l'admettre, j'ai tenté de mille et une façons de me départir de l'idée que la médecine est la « plus belle carrière au monde ». Et j'ai renoncé. Impossible. L'image de ces bébés mis au monde grâce aux soins et aux inventions de la main de l'homme ne m'a jamais quittée. Parfois, il est des batailles intérieures qu'il vaut mieux ne pas mener.

D'aucuns diront que j'ai un parcours « particulier ». Et je ne les contredirai pas. L'être humain est fait pour se chercher, se trouver, et se chercher encore, car il évolue. Constamment. Il est aussi fait de tant de choses qu'il serait injuste de le cantonner à un seul rôle professionnel, social ou humain lorsqu'il n'en a pas envie. D'infirmière clinicienne, je suis donc passée à journaliste culturelle à la radio, puis à analyste clinique en milieu informatique clinique, à journaliste gastronomique et, enfin, à rédactrice en chef de *Santé inc.*, un mandat que j'embrasse aujourd'hui avec un bonheur sincère.

En acceptant la responsabilité du magazine *Santé inc.*, j'ai compris que je choisisais et que j'acceptais désormais de considérer le médecin comme un être humain aux multiples facettes. Un être humain avec ses forces, évidemment, mais aussi avec ses faiblesses, ses besoins, ses interrogations et ses lacunes. Que ce soit pour vos finances, vos loisirs, votre santé ou encore, vos questionnements politiques, légaux ou fiscaux, *Santé inc.* continuera de faire équipe avec vous six fois l'an afin que vous ayez à portée de main un magazine dont le

mandat est de s'intéresser à ce qui compte pour vous. Et rien d'autre.

S'il est une chose que ma propre vie m'a enseignée, c'est qu'il est possible d'être autre chose derrière son stylo, son stétho ou son sarrau. J'ai vu mon père évoluer avec les années. J'ai aussi vu le médecin en lui évoluer. J'admire toujours autant l'auteur de mes jours, mais il n'est plus ce héros que je plaçais sur un piédestal envers et contre tout, du haut de mes cinq ans. Ce n'est plus un héros, pas plus qu'un dieu et encore moins l'incarnation de la perfection. Non. C'est un être humain. Et c'est cent fois mieux. Et c'est ce que vous êtes aussi, chers lecteurs. Cent fois mieux que ce que vous êtes déjà. Et ce sera un plaisir de vous servir.



MARIE-SOPHIE L'HEUREUX
Éditrice et rédactrice en chef

